

*Les notes de cette édition sont reproduites intégralement en sous-titres ou en bas de page,
les notes en cours de texte ont été reportées en bas de page.*

AVEC KÉRENSKI OU AVEC LÉNINE? (1)...

Les tribulations du soviétique en Italie ont cessé. Le soviétique, qui avait dédié toutes ses énergies, exercé toute son influence en vue d'intensifier l'agitation pacifiste dans l'armée et parmi les masses ouvrières, imposant au gouvernement une paix sans annexion ni compensation, a dit clairement et nettement sa pensée.

Ces déclarations sont telles qu'elles méritent les commentaires les plus larges puisqu'elles vont permettre de préciser nettement les attitudes du *Parti socialiste italien*. Le soviétique, comme on sait, a soutenu, au début de son pouvoir révolutionnaire, la nécessité de la *Conférence socialiste pour la paix*, fidèle à l'esprit de Zimmerwald de guerre de classe comme correctif à la guerre de front. Il a critiqué l'œuvre des Alliés; il affirme que le sang du peuple russe ne devait pas être versé pour les «*buts impérialistes*» des puissances alliées. Il a déploré l'attitude patriotique des socialistes de l'*Entente*; il a déclaré enfin que l'offensive était nécessaire «*pour la défense de la révolution, et non pas pour la défense de la Russie*». Et si le soviétique lança des appels aux soldats, ce fut toujours au nom des travailleurs, des partis révolutionnaires et non pas au nom des idéaux nationaux ou de l'*Entente*. En Russie, l'armée et les masses se battent ouvertement et avec enthousiasme pour Lénine ou pour Kérenski.

En Italie, la lutte ne s'exerce que par reflets sur un arrière-fond politique en demi-teintes, en clairs-obscur. L'ombre de cette demi-politique entoure les pâles reflets de ce lointain incendie. Si les délégués du soviétique n'ont pas caché leur adhésion à la politique de Kérenski, les orateurs socialistes italiens, en général, ont transformé en un épais et brillant enchevêtrement de phrases à la louange de la révolution et de boniments envers leurs hôtes ce qui aurait dû être une vaste et féconde discussion visant à préciser les positions respectives du soviétique et du *Parti socialiste italien*. Les masses ont été sincères et logiques dans leurs intuitions, en affirmant leur extrémisme dans de multiples meetings, aux cris de: «*Vive Lénine!*».

Le cri a été répété et a suivi les délégués du soviétique comme un mot d'ordre, une réponse générale, simple, enthousiaste, mais aussi une protestation contre les discours des socialistes russes.

Les dirigeants socialistes, sauf quelques rares et louables exceptions, ont été au-dessous des masses socialistes; ils n'ont pas su, ou ils n'ont pas voulu, révéler ouvertement, face à la foule et aux adversaires, le conflit entre leur neutralisme et l'interventionnisme du soviétique. Le député Turati (2), à Turin, dans son discours d'accueil aux membres du soviétique, a eu la sincérité, l'honnêteté de dire sa pensée, contrairement à l'hospitalité verbale du socialisme officiel: «*Ce n'est pas par une paix obtenue avec labeur et en faisant des concessions, par une paix hâtive, fruit impur du militarisme le plus puissant et le plus effronté, ce n'est pas par une paix de ce genre que la démocratie socialiste va garantir une paix durable pour les prolétaires de toute la terre*». Voilà ce que Turati a dit, et il saute aux yeux des observateurs qu'il existe un conflit, profond, absolu, entre lui et ceux qui partagent comme lui un neutralisme obscur et contradictoire, si on peut l'appeler ainsi, et la majorité du *Parti socialiste*.

Turati a loué les délégués du soviétique pour ne pas avoir renié la patrie russe, ni avoir renoncé à la défendre.

Treves (3) a parlé plusieurs fois en prenant modèle sur Turati, reprochant à la direction du Parti ses ten-

(1) Publié dans *Guerra di classe*, Bologne, 6 octobre 1917.

(2) Filippo TURATI (Canzo 1857 - Paris 1932). Avocat d'origine bourgeoise, républicain démocrate et positiviste, il fut le porte-parole le plus attiré de l'aile réformiste du *Parti socialiste italien* et un de ses dirigeants jusqu'au congrès de Reggio Emilia en 1912 qui vit le triomphe de l'aile «*maximaliste*». Après la guerre, il fut expulsé de son parti à cause de ses positions réformistes. Ferme opposant au fascisme, il se réfugia en France en 1926.

(3) Claudio TREVES (Turin 1869 - Paris 1933). Leader réformiste du *Parti socialiste italien*. Il fut l'un des directeurs du journal *l'Avanti!* Obligé de fuir l'Italie après la victoire fasciste, il devint l'un des responsables de la *Concentrazione antifascista*, rassemblement des forces socialistes et démocratiques en exil en France.

dances léninistes, et n'épargnant pas ses plus vifs éloges à Kérenski.

Et le parti? Comment peut-on concilier la sympathie manifeste de *l'Avanti!* et de la majorité socialiste pour Lénine et son attitude politique avec les affirmations de ceux qui furent jusqu'à hier, et qui sont encore, sinon les véritables interprètes du *Parti socialiste*, du moins ses représentants officiels?

Cette attitude qui a recueilli les faveurs des socialistes italiens a subi un changement fondamental et radical avec la menace d'une catastrophe nationale par laquelle le soviétique a cru menacer l'État socialiste. Et nous voilà parvenus, après cette métamorphose latente, à la politique collaborationniste du soviétique qui contraste fortement avec ce qui aurait dû être son programme rigidement socialiste et internationaliste. Le *Parti socialiste italien*, dans ses multiples et cordiaux contacts avec les délégués russes, est resté dans une position critique, mal définie, ambiguë. Le *Parti socialiste* n'a pas su ou n'a pas voulu se déclarer extrémiste, donc partisan de Lénine.

Par son accueil enthousiaste des délégués du soviétique, partisan de Kérenski, il a démontré vouloir oublier tout conflit, même très grave, avec celui-ci pour applaudir les représentants de la Russie révolutionnaire.

En revanche, il était nécessaire de clarifier sa propre position face aux disciples de Kérenski et ceux de Lénine, disciples nombreux et combattifs qui forment deux véritables partis ennemis en lutte. Ces deux courants vastes, impétueux, coulent, se croisent de mille façons, sous mille aspects, et il est difficile, pour nous qui vivons en dehors et loin du monde politique de la Russie, de pouvoir juger en connaissance de cause, de pénétrer l'âme des partis, de suivre l'origine du développement des courants politiques.

Cependant, le rapport intime qui existe entre la situation interne de la Russie et celle de l'Italie est manifeste, ainsi que l'affinité dans les conflits théoriques et pratiques qui existent, opposant la neutralité absolue, fièrement internationaliste et révolutionnaire, et la neutralité qui flirte avec la politique établie, avec le collaborationnisme qui sacrifie par une renonciation sans réserve ce qui devait être le patrimoine intangible des principes et des attitudes maximalistes. La valeur politique attribuée à la tournée des délégués du soviétique met en évidence le parallèle entre la position du *Parti socialiste russe* face à la guerre et aux graves problèmes pratiques qu'elle pose, et la position italienne.

Le fait qu'en Italie il y ait aujourd'hui des partisans de Lénine et de Kérenski nous prouve que les vastes et graves luttes internes de la Russie sont l'expression, la manifestation d'un antagonisme qui dépasse le cercle des oppositions locales pour embrasser, englober des conflits plus amples, des luttes plus graves et des problèmes plus critiques.

Est-on jusqu'au-boutiste avec Kérenski, avec la dictature de *l'Entente*, ou est-on internationaliste et révolutionnaire avec Lénine? Répondre, se prononcer pour l'un ou pour l'autre n'est pas une chose opportune ni facile pour les Turati du socialisme officiel! Kérenski et Lénine sont l'expression et presque l'incarnation de deux programmes diamétralement opposés qui n'ont aucun point commun, qui s'excluent réciproquement. Se déclarer solidaire de l'un ou de l'autre signifierait définir nettement sa propre position politique face à la guerre, devant le jugement des partis et des masses du pays.

Le neutralisme indécis, l'opposition à la guerre faite de réserves, de contradictions, de subtiles distinctions théoriques de certains leaders du socialisme chez nous, servent à maintenir cet équilibre acrobatique qui permet de garder cette position à l'intérieur du parti et au-dehors, sans heurter les masses, sans affronter ses adversaires. Voilà la douloureuse et honteuse réalité!

Turati est éloigné de l'âme des masses socialistes, éloigné et opposé, et avec lui beaucoup d'autres.

Il est nécessaire que le *Parti socialiste* s'affirme en dehors du groupe parlementaire et de sa direction et choisisse la voie à suivre, et qu'il établisse un but fixe à ses efforts. Ou avec Kérenski ou avec Lénine!

Voilà la formule, voilà le dilemme. Face aux événements actuels, l'adhésion à la politique de Kérenski comprend l'adhésion à la guerre de *l'Entente*, renferme le programme de la démocratie belliciste, le jusqu'au-boutisme des Hervé, le collaborationnisme ministériel des Sembat, des Guesde, des Bissolati (4).

(4) Leonida BISSOLATI (Cremona 1857 - Rome 1920). Journaliste démocrate radical, il se rapprocha progressivement du socialisme italien au sein duquel il défendit une politique de coopération avec les forces de la démocratie bourgeoise. Il fut expulsé du P.S.I. en 1912 pour avoir approuvé la guerre de Libye.

Si on est avec Kérénski, on ne peut pas, on ne doit pas développer au sein des masses la propagande pour la paix immédiate, mais on doit au contraire collaborer avec les classes dominantes et avec les gouvernements, et unir ses efforts à ceux des partisans de la victoire de *l'Entente* et de l'écrasement des empires centraux.

Si on est avec Lénine, il faut avoir l'honnêteté de le dire et le courage de le prouver. Il ne suffit pas de défendre Lénine des calomnies de la presse «*blanche*», il faut affirmer, si on le ressent intimement, sa solidarité avec lui et la réaliser dans sa propre activité politique, sans réserves opportunistes.

La majorité du *Parti socialiste* voudra-t-elle choisir sa position, s'émanciper de la tutelle de ses représentants qui n'interpréteront pas sa pensée et sa volonté? Si elle le voulait, elle le saurait!

Le conflit n'est pas théorique; il ne se prête pas à des discussions académiques, il a quitté l'Assemblée, le Congrès, pour descendre dans la rue en deux courants opposés qui vont se rencontrer non pas pour se fondre mais pour déborder. La politique des arrangements ne suffit plus. Avec Lénine ou avec Kérénski?

C'est l'heure du choix puisque c'est l'heure de la lutte! Lénine et Kérénski sont deux noms qui résument deux programmes bien définis et opposés; ils sont les symboles de deux armées d'idées et de volontés qui vont se combattre. Le Rubicon du neutralisme à la Turati les divise.

Le sort en est jeté, les foules ont besoin d'être guidées par des *condottieri* (*) qui ont un but fixe et une seule parole. Les Hamlet doivent être laissés à leurs éternels doutes doctrinaux. C'est l'heure de l'action; les masses n'aiment pas jouer à cache-cache, avancer à tâtons, à l'aveuglette parmi des positions équivoques. Il faut affronter l'adversaire avec des forces compactes, avec foi et volonté, pour ne pas avoir de remords demain face au peuple qui demandera des comptes aux hommes du gouvernement et aux hommes de partis à propos de ces renoncements, de ces confusions et de ces abstractions cyniques, de ce qui est, enfin, réalité vivante et terrible. Avec Lénine et pour la paix immédiate, ou avec Kérénski et pour la poursuite de la guerre. Voilà le dilemme des dirigeants du Parti socialiste, voilà le carrefour de l'avancée prolétarienne, et nous qui soutenons la nécessité d'une union révolutionnaire, nous attendons une réponse définitive pour offrir notre solidarité.

Espérons que les dirigeants du *Parti socialiste* ne continueront pas à être des oracles grecs.

Camillo BERNERI.

(*) Capitaines de troupes mercenaires. (Note A.M.).